



Une vache et un cheval sauvent le monde

mardi 8 novembre 2016, par [Nicolas Romeas](#)

Ça faisait bien longtemps que la notion de création collective qui s'épanouit dans les années 60-70 pour le meilleur et pour le pire n'osait plus faire irruption sur nos scènes policées. Ces années là furent un temps de recherche, on ne cherchait pas à « réussir », on bannissait la perfection, on essayait d'ouvrir des failles dans la forme (et le quatrième mur), pour laisser entrer la lumière et voir ce qui allait se passer. Et ceux qui prétendent que le théâtre de cette époque n'a rien produit qui vaille, ignorent tout de ce processus d'inachèvement sans lequel aucune avancée ne peut jamais se faire.



Le Raoul collectif, ainsi nommé en signe d'amitié avec Raoul Vaneigem, le plus vivant, le plus drôle et le plus humain des situationnistes, en reprenant ce flambeau tombé au sol, fabrique ici de la potacherie poétique de haut vol. Une potacherie dans laquelle toute la bande est impliquée, derrière laquelle perce beaucoup d'intelligence et une grande sensibilité. Les tenants des règles d'un théâtre spectaculaire (que l'on croit immuables mais qui n'ont plus de sens depuis l'invention du cinématographe) seront évidemment déçus. À chaque séquence ou presque, on sent les interrogations d'un authentique collectif travaillé par la contradiction permanente entre tout dire comme on le sent, se laisser porter au fil de l'improvisation, et fabriquer un « objet » théâtral convenu : « *On fait quoi maintenant ? On passe à autre chose ? On insiste ? J'enchaîne ?* ». Cette contradiction, c'est celle d'un théâtre qui doit se reconstruire, et on n'y échappe pas.

Si c'était un peintre, on serait dans son atelier et sa blouse serait pleine de tâches. On sentirait en direct ses élans et ses hésitations, il y aurait l'odeur de la peinture. On ne serait pas tenus à distance devant l'œuvre accomplie, la toile encadrée, signée, terminée, on serait dedans, voyant la chose se faire devant nos yeux, avec nous, solidaire du geste, de la difficulté, l'éprouvant, guettant l'erreur, le faux pas, et aussi le miracle. C'est un collectif de théâtre belge, pays plus petit et moins corseté que le nôtre, et on se sent parmi des frères, au milieu d'une indispensable tentative en train de s'éprouver sous nos yeux. Et on est avec eux, on est aussi maladroit qu'eux, nous ne sommes plus des juges, des spectateurs. Le quatrième

mur est là, bien sûr, mais il s'effrite peu à peu et la salle tout entière se transporte insensiblement sur la scène.

La richesse et l'inconvénient d'un authentique collectif, c'est que l'imaginaire s'y construit réellement à plusieurs. On perçoit parfois la difficulté à trancher dans la profusion des idées et des images, car ce qui caractérise le style d'une écriture c'est le rythme personnel qu'y imprime l'écrivain. Si l'on s'y adonne complètement, le collectif implique toujours l'à peu près, l'imperfection, qui est l'une des conditions de la grâce. Est-ce donc la perfection parfaite que nous cherchons, la finitude ? N'est-ce pas précisément ce dont nous voulons nous débarrasser, si nous parlons d'un art vivant ? La maladresse pleinement assumée, affranchie de la règle coutumière d'un théâtre moribond, produit une étrange et familière beauté qui nous concerne en profondeur, qui nous rejoint et qui nous parle. Son audace nous réjouit, et c'est le cas ici.

La drôlerie enfantine de la situation, celle de cette ultime émission radiophonique qui rappelle l'heure héroïque des radios libres (où je fis mes premières armes), et marque la violente fin d'un temps, les débuts de la privatisation généralisée, la coupure nette entre l'époque de nos douces illusions et la soudaine irruption des tueurs ultralibéraux, que dans notre naïveté nous n'anticipions pas aussi brutale, nous redit cette chose essentielle : face à la perversité contemporaine, le rêve est une arme puissante et immortelle. En tout cas autant que l'humain...



Oui, je me suis demandé un moment comment ils allaient s'en sortir, où ils pouvaient bien aller et nous mener, dans ce chaos post-surréaliste qui menaçait de s'éterniser complaisamment. Et puis j'ai vu. J'ai enfin pu appréhender *Tina* (There Is No Alternative) en personne, la déesse mortifère à la généalogie hayekienne et friedmannienne née du cerveau corrompu de Margaret Thatcher. Chacun dans la salle a pu lui parler, enfin, et dire ce qu'il voulait sur elle. J'ai enfin pu voir cette vache et ce cheval qui sont nous-mêmes, avec mes yeux d'avant, aussi proches que le Minotaure et Pégase.

Le babil puéril ne se noie pas dans l'inutile, son bégaiement produit des images fortes, intemporelles et de ce temps, qui prennent leur envol et se déploient librement, irriguent notre vieil imaginaire d'enfance et de mythologie, la discussion dégénère en rêve. Et lorsque l'aube se lève enfin, ce rêve est somptueux. On l'oublie parfois, le théâtre doit montrer le réel en libérant l'imaginaire. Car c'est ainsi que le réel nous appartient.

Nicolas Roméas

Rumeur et petits jours

Raoul Collectif. Avec Romain David, Jérôme De Falloise, David Murgia, Benoît Piret et Jean-Baptiste Szénot. Jusqu'au 25 novembre au Théâtre de la Bastille à Paris.

<http://www.theatre-bastille.com/saison-16-17/les-spectacles/rumeur-et-petits-jours>